

Amitiés

Claudine Paquet

Numéro 81, printemps 1999

Passages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13587ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquet, C. (1999). Amitiés. *Moebius*, (81), 115–117.

CLAUDINE PAQUET

Amitiés

Elles bavardent de tout, de rien. Le vin dilue les propos qui s'orientent de plus en plus vers l'essentiel. Des yeux s'interrogent. Des mains s'expriment. Plusieurs éclats de rire. Quelques larmes retenues. Dans la gorge. Au bord des yeux, parfois. Des mots se cognent dans l'air, quelques-uns tombent sans être entendus, d'autres prennent trop d'espace. Les plus précieux restent dans le silence. Souvent.

Elles se réunissent une fois l'an dans ce camp en bois rond. Au programme: un lac, des arbres, un temps réservé à l'amitié de ces cinq vieilles copines. Chacune y va de ses couleurs, de ses plaisirs, de ses tourments.

Anne parle des enfants qu'elle n'a pas. Ses propos décousus évoquent ces petits êtres de chair et de sang que son ventre n'aura jamais nourris. Elle comble les semaines de courses, de surplus de travail, d'obligations futiles. Elle court contre la montre. Toutes les phrases que sa bouche prononce expriment ce manque, ce vide. Elle a beau rigoler, boire, contourner le sujet, Anne conserve ce voile de tristesse sur ses pupilles.

Sophie, entourée d'un épais silence, écoute religieusement. Elle perçoit chaque petit trou dans le cœur d'Anne comme un cratère prêt à faire irruption. Elle comprend, approuve par un léger dodelinement de la tête. Sophie reste discrète, secrète. Tout se passe à l'intérieur. Sans bruit, sans cri. Sa vie se compose de quelques fleurs dans sa cour, d'un mari et de deux enfants. Pour eux, elle vit et aime. Les jours se remplissent parfois de nuages gris qu'elle balaie rapidement par un sourire, par une caresse du revers de la main. Sophie, la sereine.

Emmy n'attend pas toujours son tour pour parler. Elle ne peut retenir un commentaire, un exemple, une idée qui fourmille dans ses pensées. Les mots débordent de sa tête. Ce qui fait d'elle une femme qui parle plus qu'elle n'écoute. Elle rit, gesticule, taquine, grignote, boit une gorgée et recommence. Une compagnie recherchée pour sa vivacité. Parfois, elle prend trop de place. Elle le constate. Elle sait également que des mots pourraient être retenus, condensés avant d'être jetés sur la table. Mais non, elle ne peut attendre. La vie coule vite dans ses veines. Elle ne se dompte pas de vouloir tout comprendre, tout exprimer, tout dire. Urgence de vivre.

Il y a Léna, assise au bout de la table, qui déguste son vin. Elle aime se nourrir des expériences des autres pour comprendre son quotidien. Elle se dit heureuse, épanouie, amoureuse... Toujours. Comme les autres, des heures noires se faufilent dans sa vie mais elle préfère les taire. Elle argumente, explique, élabore des recettes de bonheur. Elle s'accroche aux bons moments pour avancer. Chez elle, les difficultés de la vie à deux, à quatre, à cinq restent dissimulées sous son sourire, sous sa fraîcheur. Léna, l'optimiste.

Jeanne se moque de ces discussions. Elle flotte au-dessus de tout ça. Rien ne sert de s'en faire, de pleurer, la vie est remplie de noir et de blanc. Elle connaît les théories du bonheur et remet du soleil dans le groupe par quelques mots de sagesse parsemés ici et là dans les discussions. Elle associe le climat, le corps et les impressions à la lune, au vent, aux astres. Tout s'explique si facilement avec Jeanne. Quelques visages se plissent de perplexité lorsqu'elle élabore une théorie. Mais elle continue. Elle n'est jamais à bout d'idées positives...

Toutes ces femmes dans la trentaine discutent, évaluent tour à tour leurs réflexions, leurs secrets, leur façon de vivre, de survivre parfois. Anne, soudainement plongée dans son silence, patauge dans le noir. Les mots restent coincés dans sa gorge. Son regard s'affaisse. Sophie, avec un calme étonnant, lui touche l'épaule. Ce simple geste déclenche les sanglots retenus d'Anne.

Sa tristesse coule dans le cœur de Sophie. Emmy, empressée d'aider, de reconforter, d'effacer rapidement la peine d'Anne, raconte comment elle a réussi à traverser une dure épreuve. Un décès récent. De longs détours dans ses propos donnent le temps de sécher les larmes de sa copine. Léna suggère un bon livre au sujet de l'âme en déroute et Jeanne parle de l'effet de la lune et des astres sur l'humeur. Toutes et chacune cherchent des solutions, des moyens de diluer la mélancolie de leur tendre amie.

Puis les bouteilles de vin se vident. Les paupières commencent à tomber. Après la parade des pyjamas, elle se laissent toutes choir sur les lits.

* * *

L'odeur du café réveille Léna. Elle se lève et, avec Emmy, prépare le petit-déjeuner. Sortant d'un profond sommeil, Jeanne et Sophie s'étirent bruyamment. Elles rejoignent les autres déjà installées autour de la table de la cuisine. Au naturel. Avec leur peau laiteuse du matin et leurs rides en étoiles au coin des yeux. Il manque Anne. Sophie se rend à sa chambre. Un cri vient cruellement déchirer la tranquillité matinale. Les autres sursautent et se retrouvent aussitôt autour d'Anne étendue sur son lit. Froide. Un flacon de barbituriques vide dans la main. Aucun mot ne vient. Des larmes noires restent emprisonnées. Une profonde blessure marque à jamais le cœur des quatre femmes.